



Jésus de Nazareth, un « Dieu se promenant sur terre » ?

I Jésus, un « Homme divin » (theios aner) ?

Dans les Eglises et la plupart des communautés chrétiennes actuelles, Jésus est souvent considéré, comme « Dieu » ou comme un « Homme-divin », capable d'accomplir des miracles, des prodiges et des événements surnaturels. Dans l'Antiquité gréco-romaine, on rencontre plusieurs personnages de ce type, auréolés d'une réputation mi-historique, mi-légitime et célébrés par leurs contemporains comme des « êtres d'exception », dotés de pouvoirs extraordinaires, d'une énergie divine débordante et d'un haut degré de spiritualité¹. On les appelait : magiciens, astrologues, voyants, chamanes, saints ou, plus tard, alchimistes. Dans la description que nous en donne son biographe, Philostrate, *Apollonios de Tyane* est l'un de ces mages, philosophes, prophètes, un homme inspiré et charismatique ; au final, un personnage hors du commun, « débordant les limites de la simple humanité et flirtant avec la divinité » (voir aussi la fiche « Jésus, thaumaturge. A propos des récits de miracles »). Sur sol chrétien, un peu plus tard, au 4^e siècle, les premières décisions des grands Conciles feront de Jésus un Homme-Dieu, le dotant d'une « chimie organique » particulière, mêlant, sans confusion, *nature* divine et *nature* humaine. De « Fils de Dieu », Jésus devint « Dieu le Fils », quand il ne fut pas considéré, tout simplement, comme « Dieu se promenant sur terre ».

Dans l'Ancien Testament, on rencontre aussi l'expression « Fils de Dieu », mais dans un sens différent. Dans certains passages de la Bible hébraïque, le peuple d'Israël est désigné comme « Fils du Dieu Très Haut » : « Dieu dit à Moïse : Tu diras à Pharaon : Ainsi parle l'Éternel : Israël est mon fils, mon premier-né. » (Ex 4,22). Dans le judaïsme rabbinique ultérieur, le Messie attendu est parfois considéré comme « Fils de Dieu ». Mais, de manière générale, l'idée d'un « Fils de Dieu » n'est généralement pas prise dans un sens littéral et physique comme cela sera le cas dans la tradition chrétienne dominante. Pour le judaïsme, cette expression est généralement interprétée dans un sens *figuré*, *symbolique* ou *spirituel*. Dès lors, une question se pose : quand nous entendons l'expression *Fils de Dieu*, avec quelles oreilles percevons-nous ce titre : plutôt grecques ou (et ?) juives ?

II Qu'apprend-on des écrits bibliques chrétiens ?

¹ Je reprends ici quelques éléments de l'article de Michel Thiébaud, « *Apollonios de Tyane et la tradition du "theios aner"* », dans : *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 24, n°2, 1998. pp. 200-231 ; article consulté le 15 mars, sur le site : https://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_1998_num_24_2_2607.

Dans l'Évangile de Jean, on constate un grand nombre de déclarations qui tendent à mettre sur un *même pied d'égalité* Jésus et Dieu, donc à lui conférer, peu ou prou, une *identité divine* : Jésus est alors assimilé à Dieu lui-même :

- « Le Père et moi sommes un » (Jn 10,30) ;
- « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14,9) ;
- « Celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé » (Jn 12,45) ;
- « Tout ce que mon Père possède est à moi » (Jn 16,15) ;
- « Celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jn 6,47).

Toutefois, l'auteur de l'Évangile de Jean n'hésite pas à inscrire un *écart*, une *différenciation* entre Jésus et Dieu :

- « La vie éternelle consiste en ce qu'ils te connaissent *toi*, le seul vrai Dieu et moi, comme *envoyé* (Jn 17,3) ;
- « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14,28) ;
- « C'est mon Père qui me glorifie » (Jn 8,54) ;
- « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé » (Jn 7,16) ;
- « Je ne puis rien faire de moi-même (...), je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jn 5,30).

On pourrait faire le même constat dans les évangiles synoptiques : par ex. : « Tout m'a été remis par mon Père », « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils » (Mt 11,27) et, en contraste : « Nul n'est bon que Dieu seul » (Mc 10,18) ; de même : « Mais ce jour et cette heure, nul ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils, sinon le Père et lui seul » (Mt 24,36).

De même, la fameuse déclaration de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20,28) se révèle plus compliquée qu'il n'y paraît, puisque l'historien romain Suétone (ami de Pline le Jeune, env. 110 après JC) signale que l'empereur Domitien se faisait appeler, *lui aussi* : « Notre Maître et notre Dieu ».

Le Prologue de l'Évangile selon Jean, enfin (Jn 1,1-14) : ce passage est souvent compris par les chrétiens de la manière suivante : « Le Verbe était Dieu » et le Verbe divin, c'était *Jésus Christ*, le Fils unique de Dieu ; c'est lui qui vint sur terre (Jn 1,14.17). Ainsi, Jésus préexistait à sa venue parmi nous ; l'homme Jésus n'était donc pas qu'un personnage de l'histoire, mais il était, de toute éternité, dans le sein du Père ; il est venu sur terre en tant que Christ, en tant que Fils, en tant qu'*Homme-Dieu*. Au fond, là aussi, « *Jésus est Dieu se promenant sur terre* »... Mais on peut comprendre ce passage de l'Évangile autrement : « Le Verbe de Dieu, en grec le Logos, est ce par quoi le Dieu invisible se manifeste dans le monde et auprès des Hommes. Selon la perspective chrétienne, le Logos s'est manifesté dans le monde sous la figure du Christ, du Fils, d'un Messager divin ; le Logos s'est fait chair et a pris forme dans la figure de l'homme Jésus. Cela veut dire que le Logos, la *révélation du Dieu*, REPOSE sur un homme, sur l'homme de Nazareth, reconnu par les chrétiens comme « Christ, Envoyé, Béni et Oint de Dieu ». Jésus est un homme placé dans le « *champ de force divin* », d'une extrême porosité à la *présence* et à l'*énergie* divines (différence d'intensité et non de nature).

Du coup, l'équation Jésus = Dieu n'est pas biblique ; c'est une construction théologique ultérieure. Si l'on voulait absolument considérer Jésus comme Dieu lui-même, alors demandons-nous simplement : « *A qui s'adressaient les sept paroles de Jésus en Croix ?* »

Penthalaz, le 20 mars 2024/jfh